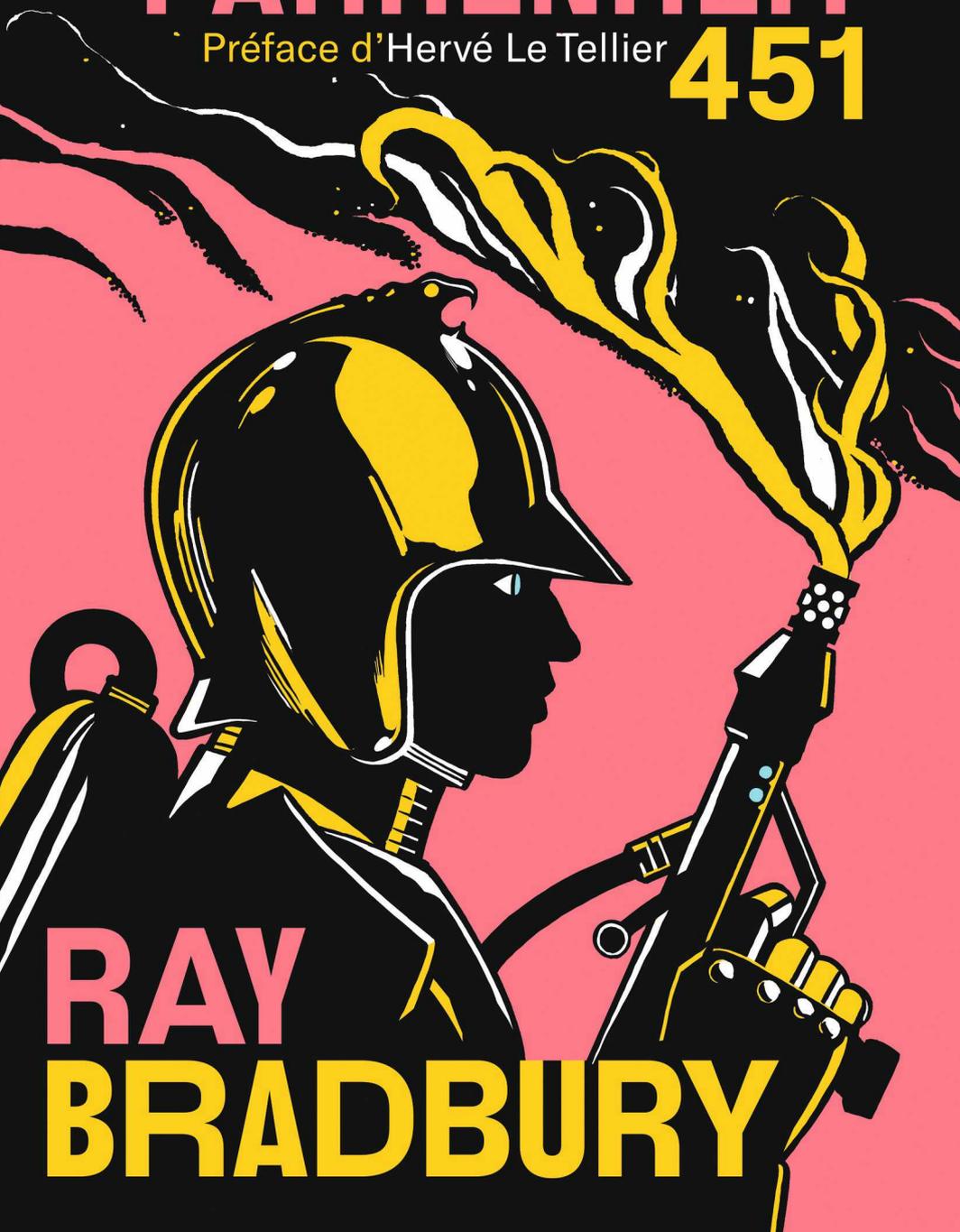


FAHRENHEIT

Préface d'Hervé Le Tellier

451



RAY
BRADBURY

Fahrenheit 451

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Romans

- Chroniques martiennes*, 1954, 1997
Le Vin de l'été, 1959, 2020
La Foire des ténèbres, 1964, 1993
La solitude est un cercueil de verre, 1986, 2017
Le Fantôme d'Hollywood, 1992, 2017
La Baleine de Dublin, 1993, 2018
De la poussière à la chair, 2002
Il faut tuer Constance, 2004

Nouvelles

- L'Homme illustré*, 1954, 1999
Les Pommes d'or du soleil, 1956, 1999
Le Pays d'octobre, 1957, 2000
Un remède à la mélancolie, 1961
Les Machines à bonheur, 1965, 2000
Je chante le corps électrique, 1971, 1979
Bien après minuit, 1977, 1998
Un dimanche tant bien que mal, 1979, 1999
À l'ouest d'octobre, 1990, 2000
... mais à part ça tout va bien, 1997
Train de nuit pour Babylone, 1999
Trois automnes fantastiques, 2002
Léviathan 99, 2010

Théâtre

- La Colonne de feu*, 1978

(Bibliographie indicative et non exhaustive)

Ray Bradbury

Fahrenheit 451

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Chambon et Henri Robillot*

PRÉFACE D'HERVÉ LE TELLIER

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Cet ouvrage a été précédemment publié
dans la collection « Présence du futur » aux Éditions Denoël.

Titre original :

Fahrenheit 451

(Ballantine Books, New York)

© Ray Bradbury, 1953, renewed 1981.

Illustration de couverture : Emmanuel Lantam

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 1995, 2023.

PRÉFACE

Fahrenheit 451 parle d'un monde où l'on brûle les livres, tous les livres. Brûler des livres, brûler des hommes, a toujours été un « acte de foi », cet *actus fidei* de l'Inquisition espagnole qui nous a donné le beau mot d'autodafé. Car c'est toujours au nom d'un dieu, de la vertu, au nom de la pureté que l'on censure, que l'on interdit, que l'on brûle, et enfin que l'on tue. C'est toujours au nom du Bien, du bien commun, même, que s'accomplit le crime.

1920. C'est l'année de naissance de Ray Douglas Bradbury, et elle est déterminante. Il est enfant quand commence l'âge d'or de la radio, mais il est d'abord un homme du livre et il le restera. Chaque jour de sa vie il lira, chaque jour il écrira. À près de quatre-vingt-dix ans, il se battra encore pour que survivent les petites bibliothèques de Californie, affirmant : « Je ne crois ni aux collèges ni aux universités. Je crois aux bibliothèques. » Il se souvenait de ses années adolescentes de la Grande Dépression, où, sans argent pour se payer l'université, il fréquentait, trois jours par semaine et durant dix ans, les bibliothèques.

Bradbury est un homme du livre, donc, et un tout jeune homme quand il assiste à leur destruction : il a treize ans lorsque les actualités des salles de cinéma montrent des étudiants nazis brûler des livres « non allemands », écrits par des Juifs, des étrangers ou des opposants, il en a dix-sept quand Staline initie les Grandes Purges contre les intellectuels et les anciens bolcheviks, et il en aura vingt-sept au début de la guerre froide et du maccarthisme, lorsque sera élaborée la liste des « Hollywood Ten », offensive en règle contre tout ce que les États-Unis comptent de « libéraux » et de démocrates. L'Amérique de l'époque vit sous la peur d'un communisme fantasmé, et surtout de l'holocauste nucléaire, depuis août 1949 et que les Soviétiques disposent de la bombe A.

C'est dans ce contexte que naît *Fahrenheit 451*, et cette angoisse atomique se reflète dans l'ouvrage, avec ces « deux guerres depuis 1960 » que l'Amérique a « déclenché[es] et gagné[es] ». *Fahrenheit 451* est publié en 1953, année où les époux Rosenberg périront sur la chaise électrique, plus moderne que le bûcher.

Le livre a sa genèse : pour écrire ce court roman, Bradbury amplifie ou fusionne plusieurs textes : il y a d'abord sa nouvelle « *Bright Phoenix* », écrite entre 1947 et 1948 et qui ne sera publiée en recueil qu'en 1963, nouvelle où une bibliothécaire affronte un *chief censor*, qui, déjà, brûle des livres.

Deuxième texte fondateur : « Le Piéton » (« *The Pedestrian* »), publié en 1951 dans le magazine antimaccarthiste *The Reporter*¹. Bradbury y décrit un monde de 2053 où

1. *The Reporter* était un magazine engagé fondé avant la guerre par Max Ascoli, un antifasciste italien émigré aux États-Unis. La guerre froide voit

la télévision est omniprésente et où un homme, Leonard Mead, est arrêté par une voiture de police robotisée : c'est qu'il se promène la nuit quand il devrait être devant son écran. Mead explique à un robot peu compréhensif qu'il est écrivain, activité hautement suspecte dans un monde où plus personne ne lit. Un indice de l'importance du thème d'un « monde sans livres » chez Bradbury : l'adresse que donne Leonard Mead à la voiture-robot est celle où le petit Ray a grandi. Dans *Fahrenheit 451*, l'oncle de Clarisse McClellan, la compagne de Montag, connaît une expérience similaire à celle de Leonard Mead.

Dans « *The Pedestrian* », Bradbury transpose une histoire qui lui est arrivée à la fin de 1949 à Los Angeles, sur Wilshire Boulevard¹. Il s'y promenait avec un ami, activité rarissime dans une ville construite autour de l'automobile. Un véhicule de police s'arrête, l'officier leur demande ce qu'ils peuvent bien faire là. Et Bradbury de répondre : « Eh bien, nous mettons un pied devant l'autre », remarque que le policier n'a pas appréciée.

Enfin, en 1951, dans la revue *Galaxy*, Ray Bradbury fait paraître une nouvelle, « *The Fireman* » (« Le pompier »). Toute la trame de *Fahrenheit 451* est déjà présente, et c'est cette nouvelle que Bradbury va enrichir. Il y a quelques

The Reporter s'orienter vers plus de bellicisme, plaider pour un interventionisme antisoviétique américain dans le monde, tout en combattant le populisme du maccarthisme. Parmi les contributeurs célèbres, on trouve Isaac Deutscher, biographe de Trotski et de Staline, l'économiste John Kenneth Galbraith, l'historienne du terrorisme Claire Sterling ou le diplomate Henry Kissinger.

1. L'anecdote est racontée par Jonathan R. Eller, directeur du Center for Ray Bradbury Studies. C'est très peu après, début 1950, que Bradbury écrira « *The Pedestrian* » et l'enverra à Don Congdon, son agent new-yorkais.

différences malgré tout : Montag a alors pour prénom Leonard (tout comme Read), le futur personnage de Beatty s'appelle Leahy, mais tout est là.

Fahrenheit 451 sera sans nul doute un meilleur titre que « Le pompier », et il vaudra aussi dans le monde entier pour l'exotisme de cette unité de mesure, le Fahrenheit¹, que seuls les États-Unis et quelques minuscules pays anglophones utilisent. Rappelons tout de même ici que le papier prend feu spontanément à 233 degrés Celsius.

Le livre connaît immédiatement un grand succès. Il remporte des prix prestigieux, dont le prix de littérature de l'Académie américaine des arts et des lettres et la Médaille d'or du Commonwealth. Plus que ses *Chroniques martiennes*, qui commencent à paraître à la fin des années quarante, c'est lui qui lance la carrière de Ray Bradbury. Il n'est pas anodin que ce soit François Truffaut, le plus littéraire des cinéastes, celui qui faisait du cinéma parce que – de son propre aveu – il ne parvenait pas à écrire, qui se soit attaché à l'adapter au cinéma en 1966, avec Julie Christie, Oskar Werner et Cyril Cusack.

Si l'actualité de *Fahrenheit 451* ne s'éteint pas, c'est qu'il rappelle à tous que la république, pour le dire plus nettement, la *res publica*, la chose publique, a besoin de créateurs, et que la création a besoin de leur liberté. Ce n'est pas par hasard si, parmi les milliers de livres fondateurs possibles, Bradbury a choisi de mentionner presque en premier *La République*

1. Les États-Unis sont (presque) le seul pays à utiliser encore cette unité qui date de 1724 : dans cette échelle, le point zéro est la température de solidification d'un mélange eutectique de chlorure d'ammonium et d'eau, et le point 96, la température du corps humain.

de Platon. La sélection des auteurs que Granger présente à Montag n'est pas moins édifiante : « Jonathan Swift, l'auteur de cet ouvrage politique si néfaste, *Les Voyages de Gulliver!* Et cet autre est Charles Darwin, et celui-ci Schopenhauer, et celui-ci Einstein [...]. Nous sommes tous là, Montag. Aristophane, le mahatma Gandhi, Gautama Bouddha, Confucius, Thomas Love Peacock, Thomas Jefferson et M. Lincoln, s'il vous plaît. Nous sommes aussi Matthieu, Marc, Luc et Jean. »

Et quand vient son tour de devenir un homme-livre, Montag choisit d'être « L'Ecclésiaste », dont il n'existe qu'un autre « livre », « un certain Harris, à Youngstown ». En écrivant cette préface, je me suis souvenu que c'est la lecture de Bradbury qui m'aura fait découvrir à douze ou treize ans « L'Ecclésiaste » (ou Qohélet), ce texte mélancolique qui me marquera pour la vie. Qohélet, fils de David, y dit que le monde n'a aucun sens, que seul le saut vertigineux d'une foi en quelque chose de plus grand peut lui en donner un. Qohélet est un des plus anciens poèmes au monde, le plus beau peut-être. Le relisant, je sais chaque fois que, pour crier le désespoir de la condition humaine, on ne fera jamais mieux. Rien de nouveau sous le soleil.

Il y a le nom de Confucius (551 av. J-C – 479 av. J-C), aussi. J'ignore si Bradbury avait fait des *Entretiens* son livre de chevet, mais Confucius écrivait que « lire sans réfléchir est une occupation vaine », et que « réfléchir sans livre ni maître est dangereux ». Le philosophe chinois est l'un des premiers auteurs dont on brûla les livres, dont on martyrisa les disciples, lorsque le premier empereur de la dynastie Qin, en 213 av. J-C, ordonna légendairement l'« incendie

des livres et enterrement des lettrés», qui demeure une expression chinoise.

«Lorsque les mots perdent leur sens, disait aussi Confucius, les gens perdent leur liberté.» Il le disait deux millénaires et demi avant la *novlangue* du 1984 de George Orwell, ou la LTI, la *Lingua Tertii Imperii* («langue du Troisième Reich», en latin), cet allemand «à la sauce brune» que le nazisme manipulera et qu'étudiera le philologue Victor Klemperer. La perte du sens des mots reste une arme de domination et d'aliénation, et elle se poursuit avec la LCN, la *Lingua Capitalisti Neoliberalis* managériale étudiée par Sandra Lucbert, où des corps étrangers à la langue viennent atténuer, masquer la violence. Dans cette langue compartimentée que les bourreaux imposent aux victimes, les exploités aux exploités, on appréciera les euphémismes – «sans-papiers» pour réfugié –, les oxymores – «plan social» pour licenciements – les mots en «ance» – gouvernance ou performance –, en «ion» – implication, restructuration –, les anglicismes jargonnants – *cashflow*, *feedback*, etc. Les accepter, c'est perdre la partie, et c'est pourquoi parfois la partie semble perdue.

Sans livre, pas de fixation de la langue. Sans langue, pas de pensée. Car la pensée passe par la langue et par nulle part ailleurs, et le livre est le lieu où se forme le citoyen. Bradbury en est persuadé, lui qui craint les médias de masse, la télévision avant tout. Lorsqu'on parle, on ne s'entend pas parler, on subit ces mots piégeux, ces «crampes de la langue» dont parle Wittgenstein. La lecture rend possible la pause, la distance, l'analyse, donne du temps à la raison pour reprendre un instant le pouvoir.

Chez Bradbury, la question sociale n'est pas absente, et dans *Fahrenheit 451*, celle de l'exploitation peut émerger. Elle reste certes un enjeu secondaire, mais qui parle sinon Bradbury lorsque Montag s'écrie dans un plaidoyer naïf contre l'impérialisme : « Est-ce parce qu'on s'amuse tellement chez nous qu'on a oublié le reste du monde? Est-ce parce que nous sommes si riches et tous les autres si pauvres que nous nous en fichons éperdument? Des bruits courent; le monde meurt de faim, mais nous, nous mangeons à satiété. Est-ce vrai que le monde trime tandis que nous prenons du bon temps? Est-ce pour cette raison qu'on nous hait tellement? J'ai entendu les bruits qui courent là-dessus aussi, de temps en temps, depuis des années et des années. Sais-tu pourquoi? Moi pas, ça, c'est sûr. »

Mais ce que refuse Bradbury, c'est de dissocier le social de la culture et Montag poursuit aussitôt : « Peut-être que les livres peuvent nous sortir un peu de cette caverne. Peut-être y a-t-il une chance qu'ils nous empêchent de commettre les mêmes erreurs insensées! Ces pauvres crétiens dans ton salon, je ne les entends jamais en parler. »

Fahrenheit 451 prédit aussi la détestation à venir de l'intellectuel, de ce « gosse qui, dans votre classe, était exceptionnellement "brillant" [...] et répondait toujours le premier tandis que les autres, assis là comme autant de potiches, le haïssaient. Et n'était-ce pas ce brillant sujet que vous choisissiez à la sortie pour vos brimades et vos tortures? Bien sûr que si. On doit tous être pareils. » Bradbury n'en doute pas, la crainte généralisée de se sentir « inférieur » amènera le règne de l'imbécile heureux, l'idocratie : « Nous ne naissons pas libres et égaux, comme le proclame la Constitution,

on nous rend égaux. Chaque homme doit être l'image de l'autre, comme ça tout le monde est content.» Comment ne pas songer à la tentation actuelle d'«adapter» des textes, avec l'argument fallacieux que le lecteur ne serait plus capable de les saisir? Adieu, passé simple, *adios*, subjonctif, *farewell*, complexité. Qui ne comprend que les inégalités sociales et culturelles sortiraient renforcées de cet aplanissement, de cet affadissement? Qu'on nous pardonne la métaphore, mais qu'on supprime l'escalier, et l'étage sera interdit aux moins privilégiés.

Mais surtout, un autre désir émerge aujourd'hui, celui d'interdire vraiment de brûler. Les plus timides parlent parfois de «réécrire», de «corriger» (lire «censurer») tout, de Dante à l'Odyssée, de Mark Twain à Roald Dahl. Un mot, une phrase, une idée offenseraient tel lecteur, telle lectrice. Le lecteur serait soit inculte, soit idiot, mais en tout cas il ne saurait plus lire, il n'aurait plus d'esprit critique, plus de contexte, plus d'accès au second degré.

Hélas, à dénier au lecteur (et à la lectrice) toute intelligence, à protéger cette créature si fragile de tout, on va créer un être faible, un imbécile au sens étymologique du mot (*im-baculus*, celui qui n'a pas de bâton pour s'appuyer et soutenir ses forces défaillantes), un individu privé d'histoires et donc aussi d'histoire. Françoise Dolto – parlant certes des enfants – expliquait que le salut était dans une prise de risque, qu'on ne pouvait grandir sans danger, et disait en substance que «si vous voulez qu'il n'arrive rien à votre enfant, alors il ne lui arrivera rien». Belle polysémie, idée terrible, noire et lumineuse à la fois. La chose est vraie du lecteur : sans se confronter à un texte, sans tolérer le

désaccord, sans accepter sa propre colère, même, comment trouver la force en soi pour développer une pensée complexe, comment s'enrichir de celle d'un autre, qui nous semble d'abord étrangère? Comment ne pas s'enfermer dans notre particulier, dans notre *soi* minuscule, notre bulle de confort où rien ne surviendra jamais puisque rien n'y pénètre? Comment, à terme, ne pas subir, voire ne pas enfanter, une nouvelle violence, plus pernicieuse encore?

H. L. Mencken¹ disait que le puritanisme était la « peur panique que quelqu'un, quelque part, soit heureux ». À la « génération offensée » de ce début de siècle terrifiée à l'idée que quelqu'un, quelque part, ne soit « blessé » par une parole découverte au détour d'une œuvre quelconque, en ce moment de notre civilisation où des étudiants quittent une salle de cours de crainte que leur opinion ou leur croyance soit troublée ou ébranlée par l'énoncé d'un fait ou d'un discours discordant, Beatty, l'incinérateur en chef de *Fahrenheit 451*, aura « donné raison » voici déjà soixante-dix ans. Pour convaincre Montag de la nécessité de son métier de « pompier » incendiaire, il dit ceci :

« Il faut que vous compreniez que notre civilisation est si vaste que nous ne pouvons nous permettre d'inquiéter et de déranger nos minorités. Posez-vous la question : Qu'est-ce que nous désirons par-dessus tout dans ce pays? Les gens veulent être heureux, d'accord? N'avez-vous pas entendu cette chanson toute votre vie? Je veux être heureux, disent

1. Henry Louis Mencken (1880-1956) est un journaliste, linguiste, critique social et un libre-penseur américain, surnommé parfois « le Nietzsche américain ».

les gens. Eh bien, ne le sont-ils pas? Ne veillons-nous pas à ce qu'ils soient toujours en mouvement, à ce qu'ils aient des distractions? Nous ne vivons que pour ça, non? Pour le plaisir, l'excitation? Et vous devez admettre que notre culture nous fournit tout ça à foison. [...] Les Noirs n'aiment pas *Little Black Sambo*. Brûlons-le. *La Case de l'Oncle Tom* met les Blancs mal à l'aise. Brûlons-le. Quelqu'un a écrit un livre sur le tabac et le cancer des poumons? Les fumeurs pleurnichent? Brûlons le livre. La sérénité, Montag. La paix, Montag. À la porte, les querelles. Ou mieux encore, dans l'incinérateur.»

On n'ajoutera rien, ou alors ceci : un jour peut-être, ironie suprême, quelqu'un, par souci du Bien et de la Vertu, voudra brûler *Fahrenheit 451*.

Hervé LE TELLIER

*Celui-ci est dédié avec reconnaissance
à Don Congdon*

FAHRENHEIT 451 : température à laquelle le papier s'enflamme et se consume.

« Si l'on vous donne du papier réglé,
écrivez de l'autre côté. »

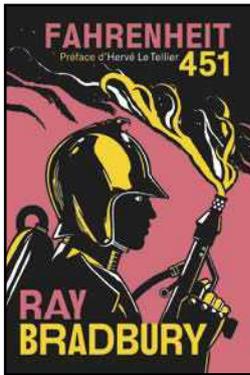
Juan Ramón JIMÉNEZ

PREMIÈRE PARTIE

LE FOYER
ET LA SALAMANDRE



Dans cette société future où la lecture, source de questionnement et de réflexion, est considérée comme un acte antisocial, un corps spécial de pompiers est chargé de brûler tous les livres dont la détention est interdite pour le bien collectif. Le pompier Montag se met pourtant à rêver d'un monde différent, qui ne bannirait pas la littérature et l'imaginaire au profit d'un bonheur immédiatement consommable. Il devient dès lors un dangereux criminel, impitoyablement pourchassé par une société qui désavoue son passé.



Fahrenheit 451
Ray Bradbury

Cette édition électronique du livre
Fahrenheit 451 de Ray Bradbury
a été réalisée le 11 septembre 2023
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207178560 - Numéro d'édition : 611873)

Code produit : U58950 - ISBN : 9782207178577.

Numéro d'édition : 611874